

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX

Le Nord de la France:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RECLAMES: 25 centimes.
On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 17 JANVIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Constantinople, 14 janvier.

On assure que Mehemed Ruchai a remplacé Mustapha au ministère des finances. La Porte suppose que les démarches du prince de Roumanie avaient seulement pour but de sonder officieusement les puissances. Ces démarches n'ont abouti à aucun résultat; aucune démarche officielle n'a eu lieu, sinon la Porte en aurait eu connaissance.

Les bruits de différends entre la Porte et le Khédivé sont démentis. La Porte attend tranquillement la décision prussienne relativement à la question russe.

Dépêches prussiennes

Versailles 15 janvier

Officiel. — Les rapports suivants sur le 14 sont arrivés des colonnes qui pourchassent les armées battues du général Chanzy.

Le général Schmidt trouva près de Chapelle, à 2 1/2 milles ouest du Mans une division ennemie. Attaquée immédiatement par Barry, elle se retira en fuite dérangée sur Laval, laissant plus de 400 prisonniers entre nos mains. Nos pertes en morts et blessés sont 1 officier et 19 hommes.

Le camp de Conlie a été occupé après quelques coups de feu; nous y avons pris de grandes provisions en armes et vivres.

Beaumont a été occupé après un petit combat dans les rues.

Nous avons pris 40 chariots de provisions et environ 1,000 prisonniers. On rapporte en outre que, le 14, un détachement, sous le général Rantzau, a été attaqué à Briart par des divisions ennemies supérieures en nombre, mais qu'il s'est frayé un chemin en subissant peu de pertes.

Le général Werder annonce de Bréville, 15 janvier:

L'ennemi, venant de Chagey, m'a attaqué aujourd'hui vivement, surtout avec de l'artillerie, près de Montbéliard.

L'attaque a été repoussée sur tous les points. Nos positions n'ont été brisées en aucun endroit. Nos pertes ont été de 300 à 400 hommes.

Le combat a duré 8 heures et demie du matin à cinq heures et demie du soir.

Berlin, 16 janvier.

La Conférence ne siègera que deux jours. On signera un protocole de principe, rien de plus.

M. de Bismark a proposé l'envoi d'un plénipotentiaire pour régler le différend luxembourgeois. Cette proposition a été acceptée.

Berlin, 14 janvier.

Le Staatsanzeiger (seconde édition) contient une note de M. de Bismark, datée du 9 janvier et repoussant les accusations portées par M. de Chandory contre la manière dont les Allemands font la guerre.

La Note fait ressortir la composition de l'armée allemande, par suite de l'obligation générale de servir, et compare l'armée allemande à l'armée française, composée en partie de turcos et de bataillons disciplinaires.

La Note se réfère ensuite aux rapporteurs anglais et américains; elle constate vingt et un cas dans lesquels on a tiré sur les parlementaires allemands et trente et une violations de la convention de Genève.

La Note mentionne ensuite l'emploi de cartouches interdites.

La Note constate enfin la manière de faire la guerre sur mer, qui est complètement en opposition avec les droits des peuples, ainsi que le fait que des navires allemands ont été brûlés par des navires français. Les navires allemands ont, par suite, reçu l'ordre d'user de représailles.

La Note mentionne enfin le mauvais traitement des prisonniers blessés allemands, ainsi que la violation de la parole d'honneur de la part d'officiers pri-

sonniers français, violation encouragée par le gouvernement français.

Un gouvernement qui compte rester à la tête du pays évitera de telles mesures dans l'intérêt du pays même.

Mais il n'est pas dans l'intention des hommes qui sont maintenant à la tête de la France de faciliter le rétablissement de la paix. C'est pourquoi ils ont rendu impossible la libre expression de l'opinion par la presse et par la représentation nationale.

La responsabilité de la nécessité imposée à l'Allemagne de pratiquer le droit de guerre d'une manière plus sévère, retombe sur les personnes qui, sans y être appelées et sans droit, ont entrepris de continuer la guerre en se départant des traditions européennes concernant la manière de la faire, et qui ont entrepris d'imposer cette continuation de la lutte à la nation française.

Berlin, 15 janvier.

Les puissances qui seront représentées à la conférence de Londres se sont entendues sur les dispositions qui devront remplacer la neutralisation de la mer Noire, ainsi que sur les garanties relatives à la navigation du Danube.

Le protocole conformera le principe que les traités ne peuvent cesser d'exister par la dénonciation de l'une seule des parties signataires.

La conférence terminera ses travaux dans un très-court laps de temps.

La France a été invitée une dernière fois à s'y faire représenter, au besoin, par son chargé d'affaires à Londres, avec avis que si elle s'y refuse, la conférence passera outre.

Malgré les assurances formelles données par les puissances neutres au gouvernement de la défense nationale, le résultat de renseignements émanés d'une source officielle, qu'on n'a acceptée la présence d'un représentant de la France qu'à la condition expresse qu'il n'introduirait aucune question relative à la guerre actuelle.

La seule question du traité de 1856 doit être élucidée.

Il se pourrait encore cependant, que sur l'ordre signifié par M. de Bismark, on s'occupât du différend luxembourgeois. Mais cette dernière question semble déjà résolue dans le sens de l'occupation provisoire par la Prusse. — M. Jules Favre ne pouvait donc, dans ces conditions, assister à la conférence et il faut le féliciter de la décision qu'il vient de prendre. Il n'a pas voulu quitter Paris à l'heure solennelle du bombardement. Il ne pouvait d'ailleurs attendre la moindre justice de la part des représentants des puissances neutres. Non, il n'y arien à attendre du profond égoïsme de nos anciens alliés et le spectacle des tristes événements qui épouvante le monde entier ne saurait les émouvoir.

A l'heure même où la conférence va s'ouvrir, les journaux étrangers trouvent tout naturel d'insulter à la France qu'ils voient terrassée et vaincue.

Serait-ce déjà le coup de pied de l'âne ?

Ces lâches qui applaudissent à nos malheurs supposent-ils que le vieux lion français soit à jamais perdu ?

J. REBOUX.

Je ne sais si la guerre s'achève ou si, comme on le dit en France, elle commence seulement, mais tous les hommes intelligents se disent: Quand elle sera finie qu'aura-t-elle prouvé ?

Aura-t-elle fortifié la notion de justice et de droit ?

Non.

Aura-t-elle montré que l'Allemagne comprend mieux que la France le droit et la justice ?

Non.

Aura-t-elle au moins vengé, ne fût-ce qu'à la façon de don Quichotte, cette justice et ce droit méconnus ?

Non.

Alors il faut, ceci est le minimum, qu'elle ait assuré la prépondérance matérielle de l'Allemagne sur la France ?

Non.

L'Allemagne a vaincu ?

Oui, avec la supériorité du nombre, de l'artillerie, de l'organisation, d'une étude dès longtemps approfondie, d'un plan de campagne préparé avec soin, d'un état-major savant, d'un chef qui paraît avoir le génie en partage, de ressources lentement et patiemment accumulées, grâce à une armée d'espions appartenant à toutes les classes de la société et habitant la France depuis plus de quinze ans

Voilà les principaux éléments préparés par la Prusse

— Eh bien ?

Attendez ! Avec tout cela on a surpris le gouvernement impérial, et l'on a battu ses armées, prises ensuite l'une après l'autre dans une souricière, et dont les chefs, vaincus, paraissent demander qu'à se laisser prendre, se disant: « Coup nul, c'est à refaire ! » Mais, après avoir ainsi vaincu et pris toutes ces armées et prouvé par sa force même, par la maturité de ses plans, par la cohésion et la savante organisation de ses armées, par l'immensité de ses préparatifs, que c'était une guerre d'invasion et non une guerre de défense qu'on avait depuis si longtemps méditée, et qu'ainsi le véritable agresseur n'était pas moralement celui qui avait attaqué le premier; après tant de victoires, après l'accomplissement et le succès de cette invasion, il s'est trouvé qu'on a rencontré, derrière la France impériale vaincue, une autre France qu'on ne soupçonnait pas, et qui, sans armées, sans cavalerie, sans artillerie, sans fusils, sans intendance, sans matériel d'aucune sorte, sans état-major, sans généraux, tient tête depuis le 1er septembre, c'est-à-dire depuis quatre mois et demi, à toutes les forces de l'Allemagne. On peut même ajouter: sans soldats. Ce sont de simples citoyens qui se battent contre les soldats allemands. Ce n'est pas à tort qu'après cette expérience on a dit: c'en est fait du militarisme. Et, en effet, dût cette expérience ne prouver que ce qu'elle a prouvé jusqu'ici, c'est une question jugée.

Ce qui frappe nos yeux, c'est quelque chose de pareil à ce qui s'est vu en Amérique lors de la guerre de la sécession. Le vrai droit était du côté des Etats du Nord, comme il est à présent du côté de la France. Ils défendaient la cause de la liberté contre celle de l'esclavage, et c'est aussi une cause d'esclavage que, sans le savoir, l'Allemagne soutient contre la France. C'est la cause du droit divin monarchique contre celle de la liberté humaine. Tant pis pour qui ne le comprend pas. Jacoby, un Allemand l'a parfaitement compris, et il paraît qu'en Allemagne il n'est pas le seul de son avis. La guerre de la puissance prussienne contre la France républicaine n'est au fond que la dernière croisade, que le dernier effort du droit divin. Ce qu'on cherche à constituer, ce n'est pas une Allemagne libre, amie et alliée de la France, c'est un empire germanique féodal, religieux et ennemi de la France et de l'humanité. Les princes qui commandent l'armée de cette croisade ont célébré dans un banquet cette restauration, et c'est pour river sa chaîne que l'Allemagne verse maintenant le plus pur de son sang. L'unité qu'on lui donne, c'est une unité à la Bonaparte. Le plan qu'on réalise, c'est celui du Premier Napoléon: une pyramide, avec César au sommet, elle serait le tombeau monumental et gigantesque de la liberté. Cette politique s'exprime par l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, annexion monstrueuse, consommée au mépris des droits de populations qui ont protesté avec héroïsme contre le joug odieux qu'on leur veut imposer.

C'est là ce qui viole le droit et la justice, c'est là ce qui caractérise la guerre et la politique des princes allemands. C'est là aussi ce qui met en une éclatante lumière le machiavélisme de cet homme d'Etat qui, après avoir dénoncé au monde les projets du césarisme français, projets dont il a été le complice discret aussi longtemps que son intérêt lui a commandé d'y adhérer et de les taire, en forme de pareils à son tour et prolonge cette guerre avec les mêmes vues que celles de l'impérialisme vaincu. Pré-tendre annexer l'Alsace et la Lorraine, invoquer pour cela des titres historiques mal fondés, et n'invoquer même que le droit de la force, n'est-ce pas faire du bonapartisme, n'est-ce pas éterniser la vieille politique de guerre et de conquêtes, n'est-ce pas léguer à l'Allemagne le

plus redoutable avenir, n'est-ce pas combattre le vrai droit et l'indépendance et la liberté des peuples? O Allemagne, ouvre les yeux et vois vers quel abîme on t'entraîne !

On te rend l'éternelle ennemie de la France pour mieux s'assurer de toi, car c'est toujours l'ancien adversaire, plein du vieil esprit politique et militaire, qu'on te montre pour t'exciter à la lutte, et non cette France nouvelle, désormais affranchie, qui ne veut que jouir en paix des bienfaits de la liberté. Ne vois-tu pas tes princes et tes hommes d'Etat sont tout prêts à restaurer le César qu'ils ont vaincu, et ne comprends-tu pas que cette secrète entente révèle une politique commune et une parfaite conformité de vues? Ne découvres-tu pas là le nœud d'une nouvelle coalition contre les idées de 89? et le concours de l'ultramontanisme, qui sollicite un prince protestant pour la restauration du pape en offrant en retour son influence, ne t'en dit-il pas assez sur cette politique? Peux-tu, toi qui sais et qui penses, te faire l'instrument aveugle de ses desseins? N'est-ce pas une Allemagne indépendante et libre que tu as voulu fonder, et non ce fantôme féodal qu'on prétend faire revivre et rajeunir ?

Est-ce donc sur le champ de bataille que deux nations comme la France et l'Allemagne devaient semesurer? n'étaient-elles pas appelées plutôt à une émulation féconde dans le vaste champ de la science, de l'économie politique, du progrès social? Le machiavélisme des princes en a décidé autrement, et c'est ce que sentent en Allemagne les grands esprits, hélas, bien isolés encore, qui parlent au nom du droit et de la liberté. Ce sont eux qui disent, avec un grand courage, car il en faut beaucoup pour se buter contre le chauvinisme surexcité par la victoire et affamé de conquêtes, que l'annexion de la Lorraine et de l'Alsace est une faute et un crime, que la prolongation de la guerre est une chose exécrable et un outrage à l'humanité.

« Il y a, dit Jacoby dans la Lettre qu'on a publiée les journaux cette semaine, des milliers de républicains en Allemagne, dignes de ce nom, qui pensent tout à fait comme moi, et qui savent très-bien que le démembrement de la France n'est pas seulement un crime et un sacrilège, mais encore une faute grave qui retombera sur nous et anéantira la liberté, non-seulement en Allemagne, mais dans le reste du monde. »

J'ai comparé tout à l'heure la guerre entre la France et l'Allemagne à celle de la sécession américaine, le rapprochement n'est pas forcé. L'Allemagne est armée et organisée comme l'était la Confédération du Sud. Celle-ci ne doutait pas du triomphe de sa cause, qui était celle de l'esclavage. En effet, le Sud, qui avait eu longtemps, par les hommes dévoués à sa politique, la direction des affaires, s'était emparé de toutes les forces de la République. Il avait l'artillerie, la marine, l'école militaire, les arsenaux, les places fortes, des hommes de guerre d'un mérite éprouvé et un brillant état-major; le Nord n'avait rien de tout cela; il n'avait pu rien faire en vue de cette guerre imprévue, que son adversaire méditait en secret depuis longtemps, et qu'il avait préparée à loisir. Cependant, après de grands revers, le Nord, fort de la justice de sa cause, qui était l'abolition de l'esclavage, et par conséquent la cause de l'humanité même, improvisa des armées, une marine militaire, une artillerie, trouva de grands généraux qui n'avaient été jusque-là que de paisibles citoyens, et finit par vaincre cette Confédération du Sud dont la victoire eût perpétué l'esclavage en Amérique et rendu impossible plus tard l'existence même de la République.

Moralement, il y a quelque ressemblance entre ce qui se passe aujourd'hui en Europe et ce qui s'est passé, il y a quelques années en Amérique. Au fond de la cause allemande, on trouve une sorte d'esclavage; ce que la France veut constituer, ce qu'elle fonde peut-être en ce moment au prix du sang de ses citoyens et au milieu de la guerre la plus injuste et la plus inégale, c'est un régime politique pareil à celui de l'Amérique du Nord. Si la grande république des Etats-Unis avait tout d'abord mieux compris cette vérité, si elle avait senti que c'était bien là ce qu'il y avait dans cette guerre que soutient virilement la France, elle eût fait violence à de vieux instincts de race et de patriotisme, elle se fût associée à un prodigieux effort, et elle eût saisi cette occasion, peut-être unique, de faire tomber toutes les servitudes histo-

riques de la vieille Europe, de régénérer l'ancien monde et de faire de la France la tête inexpugnable du pont sur lequel eût passé la liberté des peuples. On parle beaucoup, depuis quelques années, de créer les Etats-Unis d'Europe. C'est le premier anneau de cette confédération splendide que la France s'efforce de sceller aujourd'hui, c'est cette précieuse semence qu'elle arrose de son sang, et c'est pourquoi le vieil esprit féodal lutte contre elle avec acharnement. Les hommes du passé ont mieux compris la situation que les hommes de l'avenir, et pendant que ceux-ci attachent aveuglément la France, dont ils ne devinent point le rôle nouveau, ni l'importante mission, ceux-là qui ont de l'habileté, du tact politique, la conscience du péril que court le droit divin et l'intérêt de leur despotisme à défendre, se hâtent de pousser leur horrible guerre, et d'arriver à un dénouement tel quel avant que l'Allemagne, qu'ils ont égarée et enivrée, ait ouvert les yeux et compris sa faute.

De là le caractère d'extermination donné à cette guerre, de là ces excès sauvages qui, dans la pensée de ces ennemis de l'humanité, doivent creuser l'abîme ouvert par le machiavélisme des princes entre les deux peuples; de là cet abominable bombardement de Paris, véritable attentat contre la civilisation, qui datera une époque funeste dans l'histoire, qui déshonorerait le dix-neuvième siècle et qui couvrirait d'un éternel opprobre ceux qui l'ont ordonné, exécuté et toléré. Paris allait succomber à la famine, on le bombardait par grâce, et c'est au nom de cette civilisation qu'on outrage que les plus beaux monuments du monde et les chefs-d'œuvre des arts sont peut-être réduits en cendres et anéantis. Ce siècle aura eu son Attila. Les hommes prévoyants et sages pensent que cette extrême barbarie sera le suicide du droit monarchique.

En effet, au delà de ce fait inouï du bombardement de Paris, il n'y a plus rien. Il vaut un surnom dans les annales, et déjà ce surnom est connu. C'est celui de l'avant-dernier des Bourbons de Naples. On a fait une belle campagne. On allait à la gloire, demandez à Jacoby où l'on va maintenant. Ce n'est pas seulement Paris qu'atteignent les obus prussiens: c'est l'honneur même de l'Allemagne. N'entend-on pas l'immense clameur qui s'élève dans le monde entier à la nouvelle de ce bombardement ? Et que sera-ce que, quand Paris écrasé ouvrira ses portes, quand il montrera ses plaies, ses monuments en ruines; quand il dira combien de femmes et d'enfants ont péri, quand les millions de étrangers qu'il conviait à cette belle fête de l'industrie où la Prusse exposa insolemment ses canons, reverront morne, désolé, à demi réduite en cendres, cette admirable cité où fraternisait il y a trois ans, en acclamant le travail et la paix éternelle, tous les peuples du monde ?

Mais que voulez-vous, il fallait bien en finir. Cet héroïsme d'une nation libre était d'un mauvais exemple. Et marcher au combat sans roi, sans généraux, sans tout l'appareil de la guerre officielle, y aller de soi-même, pour défendre son pays, son indépendance, sa liberté, sa femme, ses enfants et son honneur, quelle honte, quelle lâcheté universelle et insupportable ! On ne doit pas, on ne peut pas le souffrir. Et notez que ces gens-là, qui osent se battre ainsi sans être soldats, qui ont même osé battre sous Orléans et ailleurs l'armée la plus officielle du monde, et qui finiraient par oser tout si l'on ne bombardait pas Paris pour ruiner leurs espérances (c'est un autre espèce d'héroïsme, un moyen héroïque), n'ont pas même un gouvernement. Ils ne sont qu'un peuple. Un peuple, qu'est-ce que cela, surtout à côté du noble Empire germanique restauré et rajeuni ? Que faire d'un peuple libre, à moins qu'on ne l'extermine ? Machiavel est d'avis qu'il n'y a rien de tel que d'exterminer les vaincus. Les morts seuls ne reviennent point. Il faut aussi brûler les villes, on évite par là les retours offensifs. Cette liberté française pouvait être contagieuse. Elle le sera sans doute, mais, dit le vainqueur, bombardons toujours, après nous le déluge ! Le génie de M. de Bismark, c'est d'avoir poussé l'Allemagne à cette besogne, de la lancer contre la France affranchie, et de lui dire: Frappez ! voilà l'ennemi ! Il a grisé de gloire, et tant que l'ivresse dure, l'Allemagne marche. Mais toute ivresse a sa fin, toute gloire s'use; la fortune se passe, et l'on peut même faire une chute mortelle du haut d'un char de triomphe. Quand on a bom-